

Pirates et esclaves noirs dans les Indes occidentales espagnoles (XVI^e - XVII^e siècles)

Jean-Pierre Tardieu

► **To cite this version:**

Jean-Pierre Tardieu. Pirates et esclaves noirs dans les Indes occidentales espagnoles (XVI^e - XVII^e siècles). Danièle Berton-Charrière; Sophie Jorrand; Monique Vénuat. Témoigner : fibuste, piraterie et autres courses. De la Renaissance aux Lumières, Presses Universitaires Blaise Pascal, pp.33-56, 2015, Cahiers de l'équipe de recherches sur la Réforme et la Contre-Réforme - CERHAC, 978-2-84516-691-2. hal-01275191

HAL Id: hal-01275191

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-01275191>

Submitted on 17 Feb 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Pirates et esclaves noirs dans les Indes occidentales espagnoles (XVI^e-XVII^e siècles)

Jean-Pierre Tardieu
Université de La Réunion

Le monopole accordé à l'Espagne par le Saint-Siège, détourné de sa finalité première, uniquement spirituelle, par la cupidité des conquérants et l'intérêt de la Couronne, se transforma rapidement en exclusivité d'exploitation du Nouveau-Monde. Le processus, bien connu, entraîna une forte chute démographique des peuples autochtones, d'abord dans les îles de la Caraïbe puis dans les deux vice-royautés du continent, justifiant ainsi le recours à la traite des Noirs.

Avec l'affluence des matières précieuses à Séville –or, argent, perles, pierres de valeur-, les puissances européennes frustrées, Angleterre, Hollande, France, firent entendre leurs protestations d'autant plus fort que le grand schisme d'Occident accentua les rivalités¹. Elles n'eurent en ces circonstances aucun scrupule à pratiquer la guerre de course afin de récupérer une part du “gâteau”², en attendant mieux, lors du transfert vers la péninsule³.

Les pirates⁴ ne limitèrent pas leurs interventions à la prise de galions espagnols en haute mer. Ils s'attaquèrent, s'ils en avaient les moyens techniques et militaires, aux principaux ports d'embarquement du quint royal et des biens des particuliers. Cela était d'autant plus facile que, dans un premier temps, la défense de ces ports était mal assurée par des milices, en l'absence d'armée coloniale et de fortifications. Mais, face aux ouvrages militaires, de plus en plus sophistiqués, dont s'entourèrent ces ports, ils durent affiner leur stratégie, et chercher les défauts du système politique régissant les Indes occidentales espagnoles, fondé sur l'asservissement des peuples indigènes, puis sur l'esclavage des Noirs. Ils tablaient sur la soif de liberté animant ces deux composantes de la population, de loin les plus importantes, pour s'en faire des alliées.

¹Pour beaucoup de protestants, anglicans, huguenots et calvinistes, la piraterie fut une façon de combattre les papistes en privant le roi d'Espagne, champion du catholicisme, des trésors qui lui permettaient de mener la guerre contre leurs coreligionnaires d'Allemagne, des Flandres et de France. Voir à cet égard : Manuel Lucena Salmoral, *Piratas, bucaneros y filibusteros y corsarios en América*, Madrid : Editorial Mapfre, 1994, pp. 27-28.

² Le premier haut fait de la piraterie, qui suscita bien des vocations, fut celui de Jean Fleury, mieux connu aux Amériques sous le nom de Juan Florín. Il réussit à s'emparer en 1521 au niveau des Açores de trois navires envoyés par Hernán Cortés en Espagne, sans se douter de leurs cargaisons. Ils transportaient 58 000 lingots d'or correspondant au trésor de Moctezuma! Mais il y avait aussi de très nombreux bijoux, une grande quantité de pierres précieuses et de perles, dont certaines étaient grosses comme des noisettes. Voir : M. Lucena Salmoral, *op. cit.*, pp. 54-55, qui s'appuie sur la chronique du conquérant de la Nouvelle Espagne Bernal Díaz del Castillo, *Verdadera historia de los sucesos de la conquista de la Nueva España*, in : *Historiadores Primitivos de las Indias*, t. 2, Biblioteca de Autores Españoles XXVI, Madrid : Atlas, 1947, p. 205.

³ On consultera les ouvrages généraux : Cristóbal Real, *El Corsario Drake y el Imperio Español*, Madrid : Ed. Nacional, 1941. Carlos Sáiz Cidoncha, *Historia de la piratería en América Española*, Madrid : Ed. San Martín, 1985. Rafael Abella, *Los piratas el Nuevo Mundo*, Barcelona : Planeta, 1989.

⁴Nous utiliserons le mot “pirate” d'une façon générale, car les documents que nous évoquerons l'emploient dans tous les cas, alors qu'il faudrait faire une distinction entre pirates, corsaires, flibustiers et boucaniers. D'autre part, bien des corsaires, patentés par leurs souverains, conservaient des méthodes de pirates, ainsi que le fait remarquer M. Lucena Salmoral ; *op. cit.*, p.38.

Dans les lignes suivantes, nous nous intéresserons à l'élément allogène, les Noirs étant considérés comme plus réceptifs, de par la profondeur de leur ressentiment dont ils donnèrent des preuves par de violentes révoltes. L'une des premières se produisit dès 1522 sur l'île d'Española, dans l'hacienda sucrière de Diego Colón, le fils du découvreur et premier vice-roi⁵.

1-Les lieux d'intervention des pirates

En 1545 fut découverte la "montagne d'argent" (*el Cerro de plata*) à Potosi, dans le Haut-Pérou, la Bolivie actuelle. La production, qui alimenta le trésor espagnol, et, avec les échanges économiques encouragés par la prospérité, le marché européen et même au-delà, ne fit qu'accroître la cupidité des pays exclus. Ils ne voulurent point se contenter de retombées commerciales, aussi importantes fussent-elles. Il leur convenait donc d'agir en amont, en recherchant les maillons faibles dans le transport du métal jusqu'à la destination finale, à savoir Séville puis Cadix. Le trajet se subdivisait en trois tronçons auxquels s'adjoignaient ce que nous appellerions de nos jours des bretelles d'accès pour d'autres transferts de richesses.

1-1-La route du Pacifique

L'acheminement des lingots, ou plutôt des barres d'argent, jusqu'au port de Panamas'effectuait en deux moments, d'où l'apparition de deux segments fondée sur une économie de moyens. La voie terrestre aurait pu emprunter des chemins muletiers jusqu'au Río de La Plata : cet axe, aboutissant à Buenos Aires, prit effectivement de l'ampleur. Mais, difficilement contrôlable au niveau fiscal, il donna lieu à une intense contrebande, d'où le nom donné au cours d'eau. Elle s'étendit à d'autres domaines, très lucratifs pour les étrangers, tel le commerce des Noirs avec le Brésil. Il valait donc mieux emprunter l'autre versant des Andes, par un itinéraire certes plus accidenté, mais moins long, et surtout mieux surveillé. On coupa au plus court pour aboutir à Arica, port situé à l'extrême nord du Chili actuel. Le transport des barres jusqu'au rivage du Pacifique était assuré par trains de mules. Le système, bien régulé, s'imposa dans toutes les Indes occidentales, avec, comme muletiers, des naturels et des Noirs, esclaves ou hommes libres. On ne s'attardera pas sur le segment andin qui n'offrirait guère de possibilités d'intervention aux pirates, sauf à l'arrivée sur le littoral.

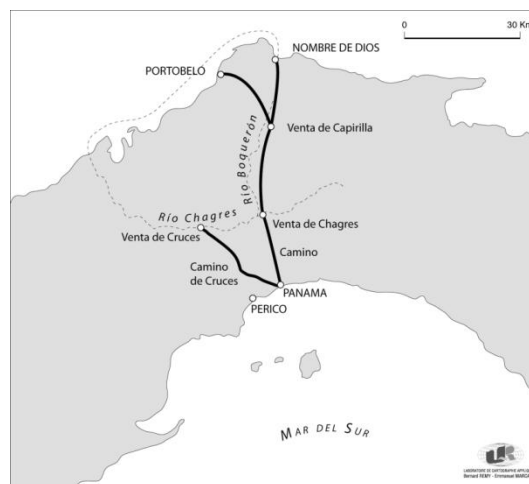
Le métal était entreposé à Arica en attente de la flotte de la Mer du Sud, plus ou moins militarisée pour affronter la menace des pirates, parfois signalés grâce à la surveillance des côtes. La navigation pouvait se faire en un seul temps. En cas de besoin, les galions rejoignaient le Callao, port de Lima, situé dans une large baie contrôlée par des îlots. Une bretelle permettait l'acheminement vers la rade des lingots en provenance des mines d'or, comme celles de Carabaya. Du Callao partait également le produit de la fiscalité royale. Ces navires, lors des très dangereuses tempêtes, trouvaient leur havre dans quelques ports comme Paita, et en particulier dans celui de Guayaquil, -ou du moins dans l'embouchure du Guayas pour les plus lourds- bien protégé à tous points de vue par des îles (La Puná) et des bas-fonds, où se construisaient les bâtiments du Pacifique et où aboutissaient d'autres envois de métaux

⁵Gonzalo Fernández de Oviedo (1478-1557), *Historia General y Natural de las Indias (1535)*, Libro III, cap. IV, Biblioteca de Autores Españoles (B.A.E.), Madrid, 1992, t. 1, pp. 98-100. L'événement inspira une gravure de Théodore de Bry, illustration de Girolamo Benzoni, *Historia del mondo nuovo*, publiée à Venise en 1565. Voir : *América de Bry. 1590-1634*, Madrid : Siruela, 2003.

précieux, comme ceux de la “montagne d’or” (*cerro de oro*) de Zaruma et de la région de Loja-Zamora dans le sud de l’Equateur actuel.

1-2-La route transisthmique

Panama ne bénéficiait pas de protection naturelle, les quelques îlots proches ne constituant que d’avantageuses avancées portuaires. L’une des tâches du président de l’Audience royale consistait à assurer et sécuriser le transbordement des richesses d’une rive à l’autre de l’isthme. Le conseil des échevins (*cabildo*) y prêtait toute son attention, car au trésor du fisc royal s’ajoutaient les envois métalliques des particuliers et des marchands. Ces derniers attendaient beaucoup des échanges entre la vice-royauté de Lima et la péninsule, grâce à la vente fructueuse des produits “de Castille”. Un sentier muletier reliait le Pacifique à Nombre de Dios, sur la côte des Caraïbes, où les lingots d’or et d’argent, entassés à même la place, attendaient sans aucune précaution l’arrivée de la flotte en provenance d’Espagne. Lors de son séjour, une foire de grande importance attirait les négociants soucieux de leurs affaires. Les récits de voyage et les rapports des autorités civiles ou religieuses fournissent une abondante information sur les difficultés de ce trajet à travers la forêt tropicale, d’une extrême densité. Le sentier muletier, tracé et entretenu par des esclaves noirs, se transformait sous l’action des pluies intenses, pour les tronçons non empierrés, en une suite de bourbiers où même les bêtes les plus expérimentées, guidées par des Noirs spécialisés, ne cessaient de glisser, au plus grand risque des marchandises. L’humidité, déjà éprouvante, causait la prolifération d’insectes, vecteurs de fièvres mal connues à l’époque. Les vivres et les marchandises pourrissaient assez rapidement. Bref, la traversée de l’isthme représentait une dangereuse expédition. Avec le temps, on la raccourcit en empruntant le petit fleuve Chagres sortant plus à l’est sur la mer des Caraïbes. A la Venta de Cruces, avait lieu le transbordement dans des embarcations à fond plat, également manoeuvrées par des Noirs, d’une grande habileté à dominer les crues afin d’éviter le chavirement des lingots et des marchandises, ou à utiliser au mieux les maigres courants de la période d’étiage. Les pirates surent tirer profit de ces désagréments ou embarras, et de l’attente de circonstances favorables aux points névralgiques. Elle entraînait en effet une accumulation de richesses dans les “auberges” (*ventas*), autour desquelles s’étaient formés des hameaux. Sur le littoral, l’acheminement se poursuivait par navigation côtière jusqu’à Nombre de Dios, puis, après l’abandon du site indéfendable, Portobelo où une rade resserrée permit aux Espagnols de mieux se défendre grâce à la construction de forts permettant un feu croisé.



1-3-La route de l'Atlantique

Une fois les galions chargés, l'ensemble, encadré par des navires de guerre, prenait la route du retour, avec escale possible à Carthagène des Indes, où parvenait l'or du Nouveau Royaume de Grenade. A la défense naturelle offerte par un système lagunaire complexe, s'adjoignait une ingénieuse architecture militaire⁶, cet emporium étant devenu le point de mire des pirates⁷. Une bifurcation amenait au port de La Havane où d'imposantes forteresses comme celles de El Morro et de La Punta se voulaient dissuasives.

La périodicité annuelle de la flotte était donc une mesure de sécurité. Si elle échappait le plus souvent à la convoitise des pirates, contraints de s'attaquer à des bâtiments isolés, il lui arrivait d'être la proie des éléments déchaînés avant l'arrivée à destination.

Voilà donc brièvement résumées les modalités de transfert vers les ports andalous. A aucun moment de la navigation, du stockage ou même de la traversée de l'isthme, les richesses ne se trouvaient à l'abri des pirates, lesquels comptaient sur d'éventuelles alliances avec les Noirs pour leur faciliter la tâche. Pour bien saisir la logique de cette stratégie, il convient de préciser leur place, du moins dans les endroits stratégiques définis ci-dessus.

2-La place des Noirs dans la stratégie des pirates

2-1-Les craintes suscitées par le nombre des Noirs

Selon l'historien étatsunien Frederic Bowser, Lima possédait 1539 esclaves en 1554. Le nombre des Noirs, pour tout le territoire de l'Audience, tournait autour de 3 000 individus⁸. En 1571 le vice-roi Francisco de Toledo exprima sa préoccupation face à l'augmentation de ces chiffres⁹. En 1588, lit-on dans *Relaciones geográficas de Indias*, les Espagnols de Lima employaient entre 12 000 y 15 000 Noirs de "toutes les nations"¹⁰. Si nous en croyons le chroniqueur officiel Antonio de Herrera, auteur de *Historia general de los hechos de los castellanos en las Islas y Tierra Firme del mar océano*, à la fin du XVI^e siècle, il y avait 20 000 Noirs à Lima¹¹. En 1603, s'appuyant sur les rapports rédigés par certains prélats, la Couronne estimait leur nombre à 20 000, sans compter les nouveaux apports de la traite ni les Noirs des autres villes où il y en avait autant¹². D'après *Compendio y descripción de las Indias Occidentales*, écrit vers 1630 par Antonio Vásquez de Espinosa, ils atteignaient le chiffre de 50 000 dans la capitale de la vice-royauté. En 1614, fit apparaître le recensement ordonné par le marquis de Montesclaros, pour 11 867 Blancs il y avait 10 386 Noirs et 744 Mulâtres. En 1619, l'archevêque de Lima présenta de nouvelles données pour le chef-lieu de

⁶ Nous ne pouvons ici fournir plus de détails, que l'on trouvera dans : Rodolfo Segovia Salas, *Las Fortificaciones de Cartagena de Indias. Estrategia e Historia*, Bogotá : Tercer Mundo Editores, 1992.

⁷ 1544 : attaque du Français Robert Baal, qui imposa une rançon de 200 000 pesos ; 1569, attaque d'un autre Français, Martin Côte ; 1568, siège de John Hawkins ; 1586, Francis Drake se présenta, avec une flotte de 23 navires et 3 000 hommes de combat qui mirent la ville à sac, et exigea l'énorme rançon de 100 700 ducats d'or ; 1697, le baron de Pointis, à la tête de 4 000 hommes, dont bon nombre de flibustiers, transportés par 22 gros navires, s'empara d'un énorme butin. Voir : Eduardo Lemaitre, *A brief history of Cartagena*, Bogotá : Editorial Colina, 1994.

⁸ Frédéric Bowser, *El esclavo africano en el Perú colonial (1524-1650)*, México : Siglo Veintiuno, 1997, p. 338.

⁹ Lettre du 16-III-1571, Archivo General de Indias, Séville, Audience de Lima, liasse 28 A, n° 49, lib. 2, fol. 104 r.

¹⁰ Marcos Jiménez de la Espada, *Relaciones geográficas de Indias, Perú I (1588)*, éd. de José Urbano Martínez Carreras, B.A.E.183, Madrid : Ed. Atlas, 1965, p. 154 r.

¹¹ Bowser, p. 339.

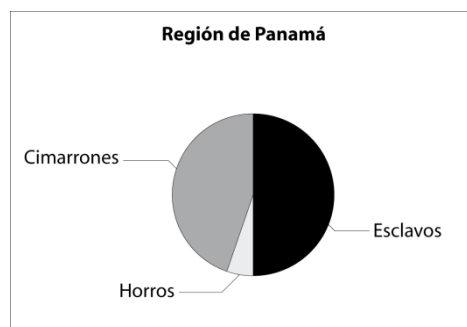
¹² *Colección de documentos para la historia de la formación social de Hispano-América, 1493-1810 (C.D.H.F.S.)*, t. 2, Madrid, 1958, vol. 2, pág. 99.

son diocèse : il comptait alors 11 997 Noirs, 1 165 Mulâtres et 9 706 Blancs. En 1636, le même métropolitain remit d'autres statistiques au vice-roi, comte de Chinchón : elles se référaient à la présence en ces lieux de 13 620 Noirs, 861 Mulâtres et 10 758 Espagnols. Le déséquilibre serait plus évident si l'on connaissait le nombre d'esclaves travaillant dans les exploitations agricoles des environs. Bref, à Lima et ses alentours, pense Bowser, vivaient vers 1640 quelque 20 000 Noirs et au Pérou environ 30 000 individus d'origine africaine¹³.

Passons sous silence d'autres sources pour en arriver à 1673, année où fut publié à Rome l'ouvrage intitulé *Lima Limata conciliis, constitutionalibus synodalibus, et aliis monumentis*¹⁴. Il portait à 40 000 individus l'effectif des Noirs à Lima et sa périphérie¹⁵.

Dans sa description de l'Audience de Panamá, en date du 7 mai 1575, l'auditeur Alonso Criado de Castilla fournit certaines données intéressantes pour notre propos¹⁶. Des 8 629 Noirs répertoriés, dont 900 se consacraient au transport des marchandises sur les chemins muletiers ou sur le fleuve Chagres, 44,57 % étaient des esclaves marrons (*cimarrones*). Dans l'espace, somme toute réduit, de la région de Panamá, ils étaient presque aussi nombreux que les esclaves en service dans les différentes agglomérations, d'où la crainte des autorités.

L'auditeur s'attarde donc sur l'évocation de ces êtres groupés autour de capitaines et soumis à un roi. Ils vivaient de la chasse, mais aussi du pillage des convois muletiers et des fermes d'élevage. Ils étaient d'autant plus dangereux qu'ils s'alliaient aux ennemis de l'Espagne, les pirates anglais ou français¹⁷.



Le roi, dans une lettre adressée en 1611 à Diego Fernández de Velasco, gouverneur de la province de Carthagène des Indes, se référa au chiffre de 8 000 Noirs rien que pour la ville¹⁸. Selon les précisions apportées par l'historienne María del Carmen Borrego Plá, ils atteignaient

¹³Bowser, pp. 339-340.

¹⁴ *Lima limata conciliis, constitutionalibus synodalibus, et aliis monumentis quibus venera. servus Dei Toribius Alphonsus Mogroveius Archiepisc. Limanus Provinciam Limensem, seu Peruanum Imperium elimauit, et ad normam ss. Cannum composuit Fr. Franciscus Haroldus Hibernus Limesicensis, ord. minor., strict. observ., Romae, 1673.*

¹⁵ Pour plus de détails sur l'importance numérique des Noirs à Lima, voir : Jean.-Pierre. Tardieu, *L'Eglise et les Noirs au Pérou (XVI^e-XVII^e siècles)*, Paris : L'Harmattan, 1993, pp. 299-304.

¹⁶ Pour la présence des Noirs à Panama, on se reportera à : Jean-Pierre Tardieu, *Cimarrones de Panamá. La forja de una identidad afroamericana en el siglo XVI*, Frankfurt/Madrid : Vervuert/Iberoamericana, 2009.

¹⁷ Archivo General de Indias (A.G.I.), Séville, Audiencia de Panamá 11, fol. 44 r-v : "Sumaria descripción del rreyno tierra firme llamado castilla de oro que está sujeto a la rreal audiencia de la ciudad de panamá".

¹⁸ *Colección de documentos para la historia de la formación social de Hispano-América, 1493-1810 (C.D.H.F.S.)*, t. 1, Madrid, 1953, p. 175.

celui de 5 700 en 1687¹⁹, l'indépendance du Portugal ayant ralenti le rythme d'importation de bossales d'Afrique (*bozales*). D'après le jésuite Alonso de Sandoval, chargé de l'endoctrinement des Noirs récemment débarqués (*ministerio de negros*), de 12 à 14 navires négriers ancrèrent chaque année dans le port, avec un chargement allant de 200 à 600 pièces d'ébène. L'introduction moyenne annuelle était donc de quelque 5 200 Africains²⁰. Certes la vente les éloignait de la ville vers les plantations et les mines de l'intérieur, mais ils y restaient presque tous pour une période d'adaptation dans les baraquements prévus à cet effet.

Ces êtres étaient, il convient de ne pas l'oublier, soumis, comme simples biens mobiliers, au bon vouloir des maîtres. Le provincial de la Compagnie de Jésus au Pérou exprima ses craintes à la Couronne le 25 juillet 1618 : comment les esclaves accablés de travail pourraient-ils résister à l'attrait de la liberté offerte par les pirates anglais ou hollandais ? Étant donné leur nombre, il serait presque impossible de maintenir le territoire sous obédience espagnole. Il y avait trois ans, ces pirates avaient assis à leur table des esclaves faits prisonniers et leur dirent qu'ils étaient venus les libérer pour que tous les hommes soient frères²¹. Si l'on sait que les jésuites se spécialisèrent dans l'encadrement spirituel des esclaves, délaissé par clergé séculier et autres congrégations, ce n'était pas là un mince avertissement. Ce n'était pas non plus une simple vue d'esprit : il se fondait sur des faits avérés s'étant déroulés pendant toute la seconde moitié du XVI^e siècle.

2-2-Les faits

-Dans l'isthme de Panama

Les hostilités commencèrent, cela va de soi, dans l'isthme de Panama, mais du côté de la mer des Caraïbes, le détroit de Magellan n'ayant été ouvert à la navigation qu'à partir de 1558.

Francis Drake devint le "pirate" par excellence, tant redouté de l'administration espagnole qu'on l'appelait simplement "Francisco". Il avait fait son apprentissage le long des côtes américaines en 1568 avec John Hawkins. Le 9 juillet 1572, il débarqua avec quatre-vingts de ses hommes à Nombre de Dios, dont il s'empara sans trop de mal. Sur le chemin de Panama, il prit d'assaut l'Auberge de Chagres. Peu s'en fallut qu'il ne s'emparât de 80 000 pesos d'or et d'argent transporté par un train de mules.

Selon un mémorial publié plus tard par l'un de ses compagnons, l'Anglais tablait sur l'aide des marrons, réunis en deux royaumes, à l'est et à l'ouest du chemin. Leurs congénères restés en service finiraient, croyait-il, parse rallier à eux pour obtenir leur liberté²². Chassé à grand-

¹⁹ María del Carmen Borrego Plá, *Palenques de negros en Cartagena de Indias a fines del siglo XVII*, Sevilla : Escuela de Estudios hispano-americanos, 1973, p. 22.

²⁰ Alonso de Sandoval, *De instauranda Aethiopia Salute*, Sevilla, 1627. Voir l'édition d'Enriqueta Vila Vilar, *Un tratado sobre la esclavitud*, Madrid : Alianza Editorial, 1987, p. 151.

²¹

... de aqui allego que si Ingleses o frigelinos o los que son estos enemigos que passan por aca, tuuiesen alguna buena dicha para ssi y mala para nosotros, pusiesen una vez el pie en tierra, seria dificultoso hechallos della y conservar este reyno, para su Magestad porque tengo por sin duda que tanta gente descontenta y de mala consciencia a su sombra se atreveria a lo que ahora dessea, y no se atreue y que se harian a una con ellos, para nuestra destruicion. Pues que si volvemos los ojos a tanta multitud de negros esclauos cargados de trabajos a quien los enemigos que vinieron ahora tres años dijeron que venian a libertallos y a que fuesen todos hermanos, y que regalaron por esto quantos o no se quantos que prendieron sentándoles a su mesa.

A.G.I., Lima 38, lib. IV, fol. 215 r.

22

peine de Nombre de Dios, Drake utilisa la médiation du Noir Diego pour rencontrer les chefs des marrons de la région. Ils formèrent le projet d'aller jusqu'au village de l'Auberge de Cruces. Après la saison pluvieuse, au début de février 1573, les préparatifs s'achevèrent. Le pirate choisit 18 de ses meilleurs hommes, auxquels s'ajoutèrent 30 marrons. Le déroulement de l'expédition a été reconstitué par John Masefield à partir de divers mémoires rédigés par les survivants et revus par Drake lui-même²³. Pedro, un des deux chefs marrons, encourageait les Anglais de son mieux. Le 13 février, ils aperçurent Panama de loin. Envoyé en ville, un des Noirs s'informa du départ prévu pour le soir même d'un convoi, composé de neuf mules, huit chargées d'or et une de bijoux. Drake se dirigea aussitôt vers Venta de Cruces pour lui tendre un piège. La maladresse d'un des Anglais mis en embuscade éveilla la méfiance des gardes et provoqua le retour précipité de la caravane à Panama.

Le conseil des échevins adressa un signal d'alarme à la Couronne le 14 mai 1573. Les Anglais s'étaient alliés avec des Français pour se lancer de nouveau sur le chemin de Panama. Guidés par des marrons ils s'emparèrent le 29 avril, à deux lieues de Nombre de Dios, de plus de 150 000 pesos d'or et d'argent, dont 20 000 appartenaient au fisc royal²⁴. Dans une lettre de 1575, un auditeur de l'Audience royale évoqua les événements de 1575 à la Venta de Chagres. En compagnie des marrons, les pirates mirent la main sur 130 000 pesos d'or, laissant s'échapper 100 000 autres.

“A blacke people which about eightie yeeres past fled from the Spaniards, their Masters, by reason of their cruelties, and are since growne to a nation, under two Kings of their owne. The one inhabiteth to the West, th'other to the East of the way from Nombre de Dios to Panama [...] Our Captaine, willing to use those Negroes well (not hurting himselfe), set them a shoare upon the maine, that they might perhaps joyne themselves to their countrimen the Symerons, and gaine their libertie if they would, or if they would not, yet by reason of the length and troublesomenesse of the way by land to Nombre de Dios, he might prevent any notice of his coming, which they should be able to give.”

Philip Nichols, Preacher, *Sir Francis Drake Revived : Calling upon this Dull or Effeminate Age to follow his Noble steps for Gold and Silver. By this Memorable Relation of the Rare occurrences (never yet declared to the World) in a third Voyage made by him into the West-Indies, in the yeeres 72 and 73 when Nombre de Dios was by him an fiftie two others onely in this Companie surprised. Faithfully taken out of the Report of M. Christopher Ceely, Ellis Hixom and others, who were in the same Voyage with him, by Philip Nichols, Preacher. Reviewed by Sir Francis Drake himselfe befor his death...*, London : Nicholas Bourne, 1628. In : I. A. Wright, *Documents Concerning English Voyages to the Spanish Main. 1569-1580*, London : Hakluyt Society, 1932, p. 259.

²³ John Masefield, *On the Spanish Main or, some English forays on the isthmus of Darien. With a description of the buccaneers and a short account of old-time ships and sailors*, Conway Maritime Press, 1972, pp. 15-73.

²⁴ Le groupe des huguenots français était sous les ordres du cartographe Guillaume Le Testu, qui mourut lors de l'affrontement avec les Espagnols.



Une des petites rivières, débouchant près de Nombre de Dios, empruntées par les pirates anglais pour parvenir jusqu'aux camps (*palenques*) des marrons (photo de l'auteur).

Passons sur ces faits pour en venir à un épisode fort significatif. Parvenus à la Mer du Sud, les pirates, dirigés par le capitaine Juan Ax (John Oxenham, un lieutenant de Drake) et Chalona (John Butlar), accompagnés par 10 marrons sous les ordres de Juan Vaquero, se dirigèrent vers les Iles des Perles, au sud-est de Panama. Ils s'emparèrent d'une grande quantité de perles, de bijoux en or et en argent et remirent aux marrons 70 esclaves en service dans les pêcheries de perles. Les marrons étaient "dogmatisés" par les Anglais, à en juger par leurs œuvres, rapportent les récits. Un exemple? Un Anglais, lors du saccage d'une église, revêtit une aube et se mit à danser pour le plus grand plaisir des marrons qui s'exclamèrent "moi, pur Anglais luthérien". De fait, s'ils prêtèrent une oreille aux enseignements des Anglais qui ne durent guère entrer dans les détails, ce fut probablement parce que, comme eux, ils condamnaient l'Eglise catholique, mais non pour les mêmes motifs. Les Noirs la réprouvaient pour avoir avalisé l'esclavage et s'être faite complice des abus dont ils étaient les victimes, malgré son message de charité. De plus les pirates ne promettaient-ils pas la liberté aux esclaves et leur revanche grâce à l'inversion des valeurs sociales?²⁵

La réaction s'organisa, surprenant au bord d'une rivière 30 Anglais et 80 Noirs. Au cours de l'affrontement, 25 pirates et un grand nombre de marrons perdirent la vie. John Oxenham et Juan Vaquero s'en tirèrent vivants. L'Inquisition réclama les prisonniers anglais²⁶, dont les dépositions à Lima confirmèrent les rapports des autorités de Panama. Les Noirs assistèrent aux méfaits des hérétiques qui brisaient les croix, se moquaient des statues religieuses, prétendaient que le pape était un bougre d'ivrogne porté sur le concubinage (*deçian que el papa hera un puto borracho amañebado*), que ses bulles étaient des attrape-nigauds et que la confession devait se faire à Dieu directement. Oxenham, face aux juges du Saint-office de Lima, rapporta également l'exclamation enthousiaste des marrons "Moi, pur Anglais luthérien".

²⁵ A.G.I., Patronato 265, R. 33, 1.

²⁶ A.G.I., Lima 30, cuad. III, fols. 44 r-v.

Le procès de John Oxenham, Thomas Xeroel et du pilote John Butlar, surnommé "Chalona" eut lieu en 1580 à Lima. Henry Butlar, frère de John, étant donné sa jeunesse, ne comparut point. Voir : Jean-Pierre Tardieu, *L'Inquisition de Lima et les hérétiques étrangers (XVI^e-XVII^e siècles)*, Paris : L'Harmattan, 1995, pp. 50-52.

-Dans le Pacifique

De toute part les Indes occidentales espagnoles, colosse aux pieds d'argile, se voyaient attaquées par les pirates. Drake, après avoir donné bien des inquiétudes sur les côtes du Nouveau Royaume de Grenade et dans le golfe du Darien, s'aventura le 13 février 1579 dans le Pacifique. Après avoir remonté le long du Chili, il s'introduisit de nuit jusque dans la rade de Callao où il captura sans coup férir un navire en provenance de Panama. Se trouvant à huit lieues de là, mais promptement averti, le vice-roi fit sonner le tocsin à Lima, ordonna le branle-bas de combat, se dirigea aussitôt vers le Callao et lança deux bâtiments à la poursuite du pirate, mais en vain. Face à une telle audace, la consternation fut profonde. Drake s'empara aisément du *Nuestra Señora*, avec 300 000 pesos à bord, avant de se diriger vers la Californie. Prenant à l'ouest, il navigua vers les Moluques, toucha les côtes de Java et de l'Inde, contourna l'Afrique et rejoignit l'Angleterre en 1590. A Lima, l'espace d'un instant, les esclaves se mirent à rêver. Espérant que son intervention les libérerait de leurs chaînes, ils avaient volé les freins des montures des maîtres, pour les empêcher de se porter au secours du port²⁷.

Faisons un saut de quelques années. En mai 1616, le prince d'Esquilache informa le roi d'une tentative anglaise. Le capitaine d'un navire, ayant capturé deux Noirs vers Arica, les relâcha à Paita. Pressés par le gouverneur de Piura, les prisonniers libérés racontèrent leur mésaventure : les Anglais leur avaient demandé de fomenter un soulèvement d'esclaves pour faciliter leur intervention²⁸.

Les habitants de Guayaquil, ville cependant bien protégée par les difficultés de navigation sur le fleuve lui donnant accès, vivaient dans la peur permanente des pirates. Selon l'historien local Modesto Chávez Franco, l'intrusion d'Eduardo David en 1684 fut guidée par "un noir désireux de se venger des châtimens qui lui avaient été infligés, en échange d'une promesse de liberté". Le 22 avril 1687 se produisit une autre invasion, avec l'aide de l'esclave mulâtre Manuel Bozo, calfat au chantier naval²⁹. Conséquence de cette expédition, le 25 avril le Conseil de guerre de Quito décida le transfert à Puerto Viejo du village de Mulâtres situé près d'Atacames pour éviter qu'à l'avenir ils n'offrent leur aide aux pirates³⁰.

-Dans la Caraïbe

²⁷ C'est du moins ce que dit l'archidiacre Martín del Barco Centenera dans le Chant XXII de son poème *La Argentina y Conquista del Río de la Plata* :

Los negros la ocasión consideraron
y acuerdan entre sí un ardid famoso,
los frenos a sus amos les hurtaron,
ardid sutil de guerra y peligroso.
Entre ellos el concierto fabricaron
con ánimo maldito y alevoso,
pensando que Francisco allí viniera
en libertad a todos les pusiera.

Voir : Rubén Vargas Ugarte, *Historia general del Perú*, t. 2, Lima : Carlos Milla Batra, 1966, p. 246.

²⁸ "Despacho que el Excmo Señor Príncipe de Esquilache ... envió a Su Magestad en los años de 1615, 616, 617 y 618, 619 y 620", Biblioteca Nacional de Madrid, ms. 2351.

²⁹ Modesto Chávez Franco, *Crónicas del Guayaquil Antiguo*, Guayaquil, 1998, pp. 112-114.

³⁰ María del Pilar Bernal, *La toma del puerto de Guayaquil en 1687*, Sevilla : Escuela de Estudios Hispano-americanos, 1975, p. 55.

La présence d'étrangers était en principe interdite sur les territoires espagnols du Nouveau Monde. Il n'est donc pas aisé de connaître leur vision de l'esclavage en ces lieux³¹. Mais chaque règle a ses exceptions. L'une d'elle est l'expérience de l'Anglais Thomas Gage, effectuée au cours d'un séjour de dix ans en Nouvelle Espagne (Mexique) et au Guatemala. Ayant fui son île natale pour étudier sur le continent, circonstance commune à l'époque, il reçut l'habit des frères dominicains à Valladolid avant d'obtenir son affectation aux Indes Occidentales en 1627³². Très tôt, à en juger par son œuvre intitulée dans sa traduction espagnole *Viajes por la Nueva España y Guatemala* (1648)³³, il fut scandalisé par les abus commis par le clergé, ce qui l'incita, avec le temps, à rejoindre sa patrie pour passer à l'anglicanisme et ensuite au presbytérianisme. Pour avoir parlé ailleurs de l'opinion de Gage sur les Noirs dans les possessions espagnoles, nous ne reviendrons ici que sur les aspects en relation avec notre sujet.

Les Espagnols, insiste l'ancien religieux, craignaient les effets du marronnage, en particulier sur les côtes, où s'offrait aux fugitifs une possible alliance avec les pirates à l'affût de toute occasion d'affaiblir la défense du pays. Gage présente un seul exemple de ce phénomène, tiré de son passage au Guatemala, mais il l'analyse avec soin. Sa conception du christianisme l'amène à dénoncer l'excessive exploitation et la misère dont souffraient les esclaves. Les contradictions des Espagnols rendaient impossible la réduction des marrons dont le nombre ne cessait d'augmenter. Et l'Anglais de proposer à ses lecteurs une image idéalisée, presque bucolique de ces êtres, bons pères de famille, dont l'unique aspiration était d'obtenir et de conserver leur liberté sans pour cela attenter à la vie des Espagnols. Même s'ils vivaient de rapine, ils ne se laissaient point dominer par la soif de vengeance, donnant ainsi une leçon à leurs anciens maîtres³⁴.

Cette présentation s'intègre dans le plan suggéré par Gage aux responsables politiques de son pays. En cette contrée, à l'en croire, les marrons attendaient les Anglais ou les Hollandais comme le Messie³⁵ : leur fuite dans les montagnes, répétaient-ils, avait pour finalité principale

³¹ Ley 1, Libro VIII, Título XXVII de la *Recopilación de leyes de los reynos de las Indias* : "Que ningun Extrangero, ni persona prohibida pueda tratar en las Indias, ni pasar a ellas" (Philippe II à Valladolid le 27 juillet 1592, cédula confirmée par Philippe III). Edition facsimil, Centro de Estudios Políticos y Constitucionales y del Boletín Oficial del Estado, Madrid, 1998, t. 3, p. 326. Les exceptions étaient accordées par décision royale.

³² Voir l'introduction de Dionisia Tejera, *infra*, p. 13. Pour plus de détails sur Thomas Gage, on consultera, du même auteur, *Thomas Gage : su personalidad y su obra*, Madrid : C.S.I.C., Instituto "Gonzalo Fernández de Oviedo", 1982.

³³ Nous utiliserons la traduction de Dionisia Tejera publiée par Historia 16 à Madrid en 1987. La première partie du titre en anglais est : *The English American. His travail by Sea and land or A New Survey of the West Indie's...*, London : R. Cotes, 1648.

34

Lo que más temen los españoles hasta que salen de estas montañas es a doscientos o trescientos negros cimarrones quienes, escapando de la excesiva explotación, han huido de Guatemala y otras partes a estos bosques, donde viven y crían a sus hijos aumentando diariamente, de modo que ni el poder de Guatemala ni el de todo el contorno (lo han intentado muy a menudo) es capaz de sojuzgarles. Estos, a menudo, salen al camino, atacan a las recuas de mulas y cogen tanto vino, hierro, ropas y armas como necesitan sin dañar a ninguna de las personas o esclavos que van con las mulas, pero a veces se unen a ellos al ser del mismo color y estar sujetos a la esclavitud y a la miseria de la que los otros se han liberado, por cuyo ejemplo y ánimo muchos de éstos también se liberan de su miseria y se unen a ellos para disfrutar, aunque no sea más que en los bosques y montañas. Sus armas son arcos y flechas que usan y llevan consigo sólo para defenderse en caso de que los españoles los ataquen ; por lo demás, no los usan contra los españoles, quienes viajan tranquilamente y les dan parte de las provisiones que llevan (*Op. cit.*, pp. 311-312).

³⁵ Dans son mémorandum à Cromwell, Gage insiste sur cette prédisposition favorable des Mulâtres, des Noirs et des Indiens face à d'éventuels envahisseurs :

la préparation de leur union avec les Anglais et les Hollandais, s'il arrivait à ces derniers de débarquer dans le golfe. D'eux, ils pouvaient espérer cette liberté que les Espagnols ne leur concéderaient jamais³⁶.

L'expédition anglaise, tant désirée par Gage, prendrait à ses yeux une dimension messianique. Elle permettrait à ces marrons de forger une société idyllique où l'homme noir vivrait pacifiquement, en accord avec la nature, loin des malheurs engendrés par la société catholique. Gage fut écouté : Cromwell intégra ses propositions dans son dessein, mais le projet de conquête ne dépassa pas, comme l'on sait, la prise de la Jamaïque (1655), où le sort des esclaves ne changea d'ailleurs pas.

Lors de son retour vers le vieux continent en 1637, Gage tomba entre les mains de pirates hollandais. Bien qu'il protestât de sa nationalité anglaise, attendant de leur part quelque solidarité, ils lui volèrent tous ses bijoux et pierres précieuses, biens péniblement amassés au détriment de fidèles crédules, admit-t-il sans aucune gêne. Cet aveu serait étrange pour un religieux astreint au vœu de pauvreté, n'était-ce la restriction de pensée dont il faisait profession intérieure. Le capitaine, un Mulâtre de La Havane, s'était vu obligé, *balsero* avant l'époque, de prendre la mer dans un canot afin de fuir les sévices. Manifestation de la Providence, selon Gage, des hommes du célèbre pirate hollandais Pie de Palo³⁷ le recueillirent et le traitèrent avec bienveillance. En reconnaissance, il leur promit de les servir fidèlement contre "sa propre nation". Etant donné son entière loyauté, ses bienfaiteurs le marièrent à une Hollandaise et lui confièrent le commandement d'un navire, preuve qu'ils ne se laissaient pas guider par des considérations racistes, comme les membres de la très catholique société havanaise. Gage n'en voulut point au Mulâtre qui lui raconta son histoire fort aimablement, sans renoncer toutefois au butin. Au contraire il voulut voir également dans sa mésaventure un avertissement du Ciel, et, parvenu à La Havane après maintes péripéties, il s'arrangea pour rencontrer la mère du pirate³⁸.

Cette anecdote, qui ne manque pas d'humour, met un fait en évidence. Les pirates n'hésitaient pas à accueillir des esclaves en rupture de ban afin d'exploiter leur connaissance du monde colonial espagnol. Nous étudions actuellement un cas révélateur de l'inquiétude des autorités métropolitaines à cet égard. Entre 1670 et 1686, Manuel Pereyra, noir libre s'étant illustré sur les côtes du Venezuela contre les pirates anglais, fut élevé par la Couronne au grade de capitaine. Il n'eut cesse de protester de son honneur et de ses qualités d'homme de bien face à l'oligarchie qui voyait d'un très mauvais œil son action en faveur de la liberté des

And if at first arrivall any nation shall proclaim liberty to Mulattos, Negroes and Indians for such a liberty they would joyne with them against the Spaniards as I have often heard them say when there I lived.

Some briefe and true observations concerning the West-Indies ..., cité par D. Tejera, *Thomas Gage ...*, *op. cit.*, p. 121.

36

Ellos han dicho muchas veces que la causa principal de que hayan escapado a las montañas es el estar preparados para unirse a los ingleses y holandeses si alguna vez toman tierra en este golfo porque saben que de ellos pueden esperar la libertad que los españoles nunca les concederán (*Op. cit.*, p. 312).

³⁷ Il s'agit plutôt de Pata de Palo, de son véritable nom Cornelius Goll ou Jol, qui s'intéressa plus particulièrement à Cuba. En 1638 il s'attaqua à Santiago de Cuba.

³⁸*Id.*, p. 426. Nous avons traité de la vision de Gage dans: "Los negros de Hispanoamérica en la visión predestinacionista del inglés Thomas Gage (1648)", Congreso Internacional "Culturas y escrituras entre siglos 'del siglo XVI al XXI) : épocas de transición", Saint-Denis de La Réunion, Université de La Réunion /CELES XVII-XVIII, Université de Poitiers/ GRISO, Universidad de Navarra (Espagne)/ Grupo PROTEO, Universidad de Burgos (Espagne).22-23 septembre 2011. Les actes seront prochainement publiés.

marrons. Elle trouva un prétexte pour l'envoyer, chargé de fers, dans les geôles de la forteresse de La Havane, d'où il tenta de faire appel au Conseil des Indes. La réhabilitation arriva trop tard : Pereyra s'était échappé, sans laisser de trace. A Madrid on en vint à penser qu'il aurait pu offrir ses services aux ennemis de l'Espagne. Nous n'en dirons pas plus pour l'instant.

3-La prévention espagnole

3-1-L'éducation religieuse des esclaves

La meilleure protection des Indes occidentales contre les aspirations étrangères, cela est bien connu, fut le rempart établi par la religion catholique, placée sous patronat royal par la papauté depuis le début de la conquête. Les cohortes de religieux envoyées par la Couronne firent beaucoup pour leur maintien dans le giron du catholicisme et partant de la monarchie espagnole, qui se considéra, sous Charles Quint et Philippe II, comme universelle.

Si l'Eglise -prise dans ses propres contradictions, étant elle-même le plus important propriétaire d'esclaves de tout le continent- tenta de porter remède à leur situation, c'était sans doute par souci évangélique, mais aussi dans le but de maintenir la paix sociale. D'où les normes arrêtées par les différents conciles provinciaux ou synodes diocésains des deux vice-royautés aux XVI^e et XVII^e siècles pour limiter l'arbitraire des maîtres. Parmi les risques entraînés par les mauvais traitements infligés aux Noirs, il y avait celui du rejet du système esclavagiste servant de support à la société coloniale. Il ne revient pas à ce travail de s'attarder sur cet aspect que nous avons amplement développé ailleurs³⁹. Il suffira d'en rappeler quelques éléments.

Dès leur arrivée sur le continent américain, soit en 1568 pour le Pérou par exemple, les jésuites, forts de la mission fixée par leur fondateur, s'intéressèrent à la composante la plus humble de la société. Pour ce faire, ils créèrent un ministère spécialisé dans l'endoctrinement des esclaves, depuis leur débarquement jusque dans les exploitations agricoles (*haciendas*) et dans les ateliers artisanaux (*obrajes*). La politique d'approche psychologique, particulièrement attentive à ces êtres désemparés pour l'époque, confiée à des religieux d'expérience n'hésitant pas à s'informer des coutumes, des croyances et des langues des Africains afin de faciliter leur inculturation, fut très tôt couronnée de succès. Dans toutes les villes, se formèrent des congrégations de Noirs où on leur inculquait, pour le salut de leurs âmes, ce que j'ai appelé la "théologie de la résignation". Si les autres ordres religieux furent loin de manifester autant d'intérêt dans ce domaine, ils abritaient cependant dans leurs couvents de nombreuses confréries de Noirs et de Mulâtres, créoles ou bossales, esclaves ou libres –comme celle de Notre Dame du Rosaire (*Nuestra Señora del Rosario*)- où l'aliénation faisait son œuvre à travers tout un processus d'intégration sociale (liturgie spécifique, libres élections internes, responsabilités administratives, etc.). La surveillance étroite, à la charge de religieux attentifs, savait nonobstant fermer les yeux sur des pratiques communautaires, voire ethniques, relevant de phénomènes identitaires, comme le culte des ancêtres, qui servaient de soupapes de sûreté face aux tensions de l'esclavage.

Pour en revenir à notre propos, ce fut-là, dirons-nous, une politique payante. Le 2 janvier 1624, une escadre hollandaise commandée par Jacques l'Hermite, composée de 11 navires armés de 294 canons, avec 1 637 hommes à bord, pénétra en Mer du Sud. Le vice-roi, marquis de Montesclaros, en fut informé deux jours seulement avant son arrivée à proximité du Callao le 8 mai. Or la flotte en était sortie quatre jours auparavant en direction de Panama avec l'énorme somme de 8 000 000 de pesos en or et en argent. La défense empêcha les

³⁹ Voir : Jean-Pierre Tardieu, *L'Eglise et les Noirs au Pérou (XVI^e-XVII^e siècles)*, op. cit.

Hollandais de débarquer, mais ils maintinrent le siège, malgré le décès de leur chef, s'emparant des embarcations marchandes venant de l'isthme et envoyant des navires à l'attaque de Pisco, au sud de Lima, et de Guayaquil où la bataille leur fut sévère. Le gros de la flotte ennemie, restée en face du Callao, finit par mettre les voiles au début de juin et retourna dans l'Atlantique pour se diriger vers Bahia où l'entreprise eut plus de succès⁴⁰.

Les Noirs du Pérou, lors de ces événements, se révélèrent de fidèles catholiques. Ils savaient comment reconnaître un hérétique, si l'on en croit la relation du père Alonso Fuertes de Herrera au sujet de l'intervention des *pechilingues*⁴¹. A Pisco, les Hollandais avaient laissé deux hommes cachés sur la plage. Découverts par des Noirs, ils se déclarèrent "chrétiens", comprennent "catholiques", et manifestèrent leur désir de passer dans le camp péruvien. Afin de les mettre à l'épreuve, les Noirs leur demandèrent de réciter les prières et l'Ave Maria, ce dont ils furent incapables⁴². On devine la suite.

3-2-Création de milices de Noirs libres

Pour les Noirs et les Mulâtres libres, nombreux dans les centres urbains étant donné les possibilités d'affranchissement offertes par le vieux droit castillan (*Las Siete Partidas*), l'inculturation prit des aspects profanes. On les organisa en milices disposant de leurs propres officiers chargés de l'entraînement, à l'imitation des milices d'Espagnols (les *vecinos*). Ainsi apparut un sentiment d'appartenance à la société coloniale, atténuant un tant soit peu les divisions maintenues par le système des "castes". Des comportements héroïques se manifestèrent lors des agressions de pirates, ce qui justifia en bien des endroits des sollicitations d'exemption du tribut exigé des Noirs et Mulâtres libres comme sujets de la Couronne.

La milice des Noirs libres, écrivit au roi le procureur de l'Audience de Lima le 16 décembre 1627, fit preuve, lors de l'attaque du Callao en 1624 par les Hollandais, d'une remarquable loyauté. Ils estimaient d'ailleurs avoir mérité ainsi l'exemption du tribut, revendication appuyée par le fonctionnaire⁴³. Satisfaction leur fut donnée par cédule royale.

Cette attitude des Noirs du Pérou envers les Anglais et les Hollandais, conséquence de l'éducation religieuse patiemment inculquée malgré bien des obstacles, dont la mauvaise volonté des maîtres n'était certes pas le moindre, est un bel exemple de la canalisation de l'agressivité envers les Blancs par le pouvoir colonial dont parle Roger Bastide⁴⁴.

3-3-Les réductions de marrons

Néanmoins, les esclaves -quels que fussent les efforts en la matière de la Couronne et de l'Eglise, conscientes du danger mais prises dans les contradictions du système-, restaient soumis à l'arbitraire de la *potestad dominica*. Le marronnage était donc une conséquence inévitable. Lorsqu'il prenait une ampleur exceptionnelle, ce qui arriva très tôt non seulement à Panama, en Nouvelle Espagne, mais aussi en Equateur, et se poursuivit en Nouvelle Grenade (Palenque de San Basilio), le danger était bien réel. Les lieux de refuge ou *palenques*, établis en des parages très accidentés, devenaient des territoires incontrôlés, à partir desquels

⁴⁰Voir : Rubén Vargas Ugarte, *op. cit.*, t. 3, pp. 203-209.

⁴¹ Ce surnom donné par les Espagnols aux Hollandais fait allusion au parler guttural de ces derniers (*Pecho* = poitrine).

⁴² "Carta del P. Alonso Fuertes de Herrera, de la Compañía de Jesús dando cuenta de la armada Holandesa que bloqueaba el Callao", Lima, 1 de julio de 1624, in : Rubén Vargas Ugarte, *Manuscritos peruanos de la Biblioteca Nacional de Lima*, Biblioteca Peruana, t. 3, Lima, 1940, p. 233.

⁴³A.G.I., Lima 572, lib. 20, fol. 162r-v.

⁴⁴Voir : *Les Amériques Noires*, Paris : Payot, 1967, p. 77.

s'effectuaient des razzias portant préjudice non seulement à l'économie locale, mais aussi aux échanges avec la métropole. A cela venait se greffer le risque d'alliance avec les "ennemis" hérétiques. Les expéditions de répression, parfois qualifiées de "guerres" (ce fut le cas à Panama), ne purent jamais éradiquer le mal, d'où l'intérêt pour les deux parties de faire appel à la négociation. Celle-ci débouchait le plus souvent sur la reconnaissance de la liberté des marrons et de l'autonomie interne de leurs communautés, soumises toutefois au contrôle de la justice et de la religion. En échange, ils s'engageaient à participer dorénavant à la répression du marronnage, en remettant les nouveaux fugitifs aux autorités, et, parfois, à se mettre à la disposition du pouvoir en cas de menace de la part des pirates.

Ce fut le cas pour la communauté de Yanga en Nouvelle Espagne, réduite depuis 1619 au village de San Lorenzo. Elle se vit obligée à fournir un contingent d'hommes aguerris pour faire face aux Anglais qui menaçaient le port de Veracruz, dont dépendait toute l'économie de la vice-royauté, et en particulier l'exportation de l'argent des mines du nord. Le 13 juin 1675, avec la permission du maître de camp Francisco de Leyba, gouverneur de Veracruz, il fut octroyé un certificat de bonne conduite au Noir libre Gaspar de Panama, caporal d'un groupe de quinze hommes du village incorporés dans la compagnie du capitaine Nicolás Blanco, de la ville de Córdoba, en vertu d'une décision du vice-roi. Ils se disposaient à retourner à San Lorenzo où ils se maintiendraient aux ordres du gouverneur. Ce fut, précise le document, la première fois que les Noirs du village vinrent au secours du port, à la demande des autorités de Córdoba⁴⁵.

Certains historiens ont affirmé que l'autonomie des *palenques* de marrons, reconnue par la Couronne espagnole, fut la première manifestation d'indépendance dans les Indes Occidentales⁴⁶. Il y a en effet de cela, même si la société coloniale s'arrangea par la suite pour rogner les concessions accordées, comme ce fut le cas pour San Lorenzo de Cerralbo en Nouvelle-Espagne. Le *palenque* de San Basilio, dans la Colombie actuelle, réussit néanmoins à maintenir certaines de ses particularités jusqu'à nos jours, ne serait-ce que par ses coutumes et son expression, le *palenquero*, objet de l'attention des spécialistes en langues créoles. A travers tout le continent américain, les agglomérations dénommées *Palenque* ne manquent pas, témoignant à travers les siècles de la résistance des Noirs face à l'esclavagisme. Certaines de ces communautés surent s'imposer, à la suite de guerres très éprouvantes pour l'Espagne. La répression des marrons de Bayano nécessita en 1677 la formation d'une véritable armée en Espagne, avec l'envoi d'armes et de munitions. Et pourtant il fallut en arriver aux tractations, même si elles n'étaient pas sans arrière-pensée de la part des Espagnols, qui reconnurent aux marrons leur qualité d'hommes libres. Mais cela n'aurait pu se faire sans les effets de la psychose imposée par les "ennemis luthériens" de la monarchie espagnole non seulement sur les côtes mais aussi à l'intérieur des terres. Les pirates anglais, hollandais ou français contribuèrent, sans nul doute, à l'apparition et/ou au renforcement de ces structures sociales tout à fait innovantes, encore que la plupart périçlèrent par la suite, étant donné l'obstruction

⁴⁵ Pour plus de précisions sur le "royaume de Yanga", voir : Jean-Pierre Tardieu, *Resistencia de los negros en el virreinato de México (S. XVI-XVII)*, ouvrage en voie de publication.

⁴⁶ Le marronnage a annoncé d'une certaine manière les futures luttes pour l'indépendance des Amériques espagnoles, aspect que Luz María Martínez Montiel a mis en exergue à juste titre :

La importancia de los movimientos cimarrones reside, pues, en que fueron la primera forma de independencia que se gestó en América, dando paso a la idea de independencia política que ya en el siglo XIX alcanza su madurez ideológica, planteándose en términos de nación rebasando los límites étnicos.

"Nuestros padres negros. Las rebeliones esclavas de América", in : Luz María Martínez Montiel, coord., *Presencia africana en Sudamérica*, México : Consejo Nacional de la Cultura y las Artes, 1995, p. 613.

permanente de la part des groupes de pouvoir, comme cela arriva pour les *mulatos* de la province d'Esmeraldas en Equateur⁴⁷. En ce sens, est-il excessif d'avancer que ces pirates, s'ils ne réussirent pas à saper l'empire – ce n'était d'ailleurs pas forcément leur objectif –, favorisèrent dans une certaine mesure l'émergence de l'identité afro-américaine dans les Amériques espagnoles?

⁴⁷ Les esclaves échappés d'un navire négrier, échoué en 1553 sur la côte de l'Equateur actuel, avaient réussi à survivre dans la forêt d'Esmeraldas et à dominer les Indiens avec lesquels ils se mélangèrent. Leur chef, le Noir Alonso de Illescas, fut reconnu comme gouverneur de la province par la Couronne. Voir : J.-P. Tardieu, *Cimarrones de Panamá. La forja de una identidad afroamericana en el siglo XVI*, op. cit.

